

George

ORWELL

LA FERME DES
ANIMAUX



JDH 
ÉDITIONS

Traduit et préfacé par AÏSSATOU THIAM





Les Atemporels

Qu'il s'agisse d'œuvres du vingtième siècle, du dix-neuvième, du dix-huitième ou encore plus tôt...

Qu'il s'agisse d'essais, de récits, de romans, de pamphlets...

Ces œuvres ont marqué leur époque, leur contexte social, et elles sont encore structurantes dans la pensée et la société aujourd'hui.

La collection « Les Atemporels » de JDH Éditions réunit un choix de ces œuvres qui ne vieillissent pas, qui ont une date de publication (indiquée sur la couverture), mais pas de date de péremption. Car elles seront encore lues et relues dans un siècle.

La plupart de ces atemporels sont préfacés par un auteur ou un penseur contemporain.

George Orwell (dont le véritable nom était Éric Arthur Blair) naquit en Inde en 1903. Il servit dans la police indienne impériale en Birmanie pendant quelques années avant de se reconvertir dans le journalisme et l'écriture de romans. En 1937, il fut blessé en combattant pour les républicains au cours de la guerre civile espagnole. *La Ferme des animaux*, allégorie politique d'Orwell, fut publiée en 1945, et c'est grâce à ce roman, ainsi qu'à *Mille neuf cent quatre-vingt-quatre* (1949) qu'il accéda à une renommée mondiale. Il mourut en 1950.

Note de la Traductrice : J'ai pris la liberté de ne pas traduire les noms propres de ce récit, vous les trouverez donc tels que dans la version anglaise originale d'*Animal Farm*.

A.T

Sommaire

Préface

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Préface

Publié en 1945, non sans mal – George Orwell essuiera quatre refus d'éditeurs, évoquant le caractère injurieux du texte, assimilant les dirigeants de l'ex-URSS à des cochons – le roman commence par le rêve de Sage l'Ancien, un vieux verrat en fin de vie, exhortant les animaux de la ferme à prendre leur destin en charge.

Les animaux se révoltent et chassent M. Jones, leur maître, afin d'établir une société plus juste, de mener une vie autonome, dans l'entraide et l'égalité.

Mais très vite, les cochons forment une élite et, avides de pouvoir, asservissent les autres animaux... Cette fable satirique à l'humour grinçant, sous forme de dystopie, fait le parallèle avec la révolution russe et ce qu'elle est devenue. Thème cher à George Orwell qui s'est toujours érigé en libre penseur, d'une lucidité particulière, contre toute forme de totalitarisme, populisme, fascisme et impérialisme.

Son but est d'ébranler, secouer le lecteur, pour l'amener à réfléchir sur les régimes autoritaires, encore d'actualité de nos jours. Dénoncer la lâcheté des intellectuels, de la classe politique ou encore de la presse.

En homme engagé, George Orwell n'hésitait pas à faire face « aux déplaisantes réalités », en visionnaire passionné, observateur du genre humain. Je ne peux donc m'empêcher d'observer une résonance avec les fables animalières de La Fontaine, qui permirent à ce dernier de contourner la censure.

Cette allégorie est d'une modernité déconcertante, car elle évoque les dogmatismes de nos sociétés actuelles, et combien il est dangereux pour le peuple d'être privé d'instruction, plus exposé aux manipulations diverses d'une

classe dirigeante, privé de leur liberté de penser et de leur libre arbitre.

Enfin, je voudrais mentionner Eileen O'Shaughnessy, première épouse de George Orwell, trop souvent oubliée, qui pourtant participa activement à l'élaboration et au succès de *La Ferme des animaux*. Elle est décédée avant la publication du récit.

Aïssatou THIAM, novembre 2020

I

M. Jones, propriétaire de la Ferme du Manoir, avait poussé le verrou des poulaillers pour la nuit, mais il était bien trop ivre pour se souvenir de fermer les trappes. S'éclairant avec le cercle de lumière de sa lanterne tanguant de droite à gauche, il traversa la cour en titubant, retira ses bottes en les lançant contre la porte arrière, se servit un dernier verre de bière au tonneau de l'arrièrecuisine et se dirigea vers le lit, où Mme Jones ronflait déjà.

Dès que la lumière de la chambre fut éteinte, il y eut une agitation et un remue-ménage dans tous les bâtiments de la ferme. Dans la journée, la rumeur avait circulé que Major le Sage, le Verrat Blanc, avait fait un rêve étrange la nuit précédente et souhaitait le partager avec les autres animaux. Il avait été convenu qu'ils se retrouveraient tous dans la grande grange dès que M. Jones se serait couché. Grâce à la haute estime dont il bénéficiait dans la ferme, tout le monde était prêt à perdre une heure de sommeil pour entendre ce qu'avait à dire Major le Sage (c'est ainsi qu'on l'appelait toujours, bien que le nom sous lequel il avait été exposé, autrefois, fût Willingdon Beauty).

À une extrémité de la grande grange, sur une sorte de plateforme surélevée, Major était déjà installé sur son lit de paille, sous une lanterne qui pendait à une poutre. Il avait douze ans et, l'âge aidant, était devenu assez corpulent, mais c'était encore un cochon d'apparence majestueuse, avec un air sage et bienveillant, bien que ses canines redoutables n'aient jamais été coupées. Très vite, les autres animaux arrivèrent et se mirent à l'aise selon leur espèce. D'abord, les trois chiens, Bluebell, Jessie et Pincher, puis les cochons, qui s'installèrent dans la paille juste devant la

plateforme. Les poules se perchèrent sur le rebord des fenêtres, les pigeons volèrent jusqu'aux chevrons du toit, les moutons et les vaches se couchèrent derrière les cochons et commencèrent à ruminer.

Les deux chevaux de trait, Boxer et Clover, entrèrent en marchant très lentement, posant leurs nobles sabots poilus avec beaucoup de précautions, de peur qu'un petit animal ne soit caché dans la paille. Clover était une jument poulinière robuste qui approchait de la cinquantaine et qui n'avait jamais retrouvé sa ligne après son quatrième poulain. Boxer était une énorme bête, haute de près d'un mètre quatre-vingt-cinq, et aussi forte que deux chevaux ordinaires réunis. Une longue liste blanche descendant jusqu'aux naseaux lui donnait un air un peu stupide et, en réalité, il n'était pas d'une intelligence de premier ordre, mais il était respecté par chacun pour sa constance et ses formidables capacités de travail. Après les chevaux, il y eut Muriel, la chèvre blanche, et Benjamin, l'âne. Benjamin était le plus vieil animal de la ferme, et le plus acariâtre. De nature taciturne, il parlait peu, et quand il le faisait, c'était généralement pour faire une remarque cynique – par exemple, il disait que Dieu lui avait donné une queue pour éloigner les mouches, mais qu'il aurait de loin préféré n'avoir ni queue ni mouches. C'était le seul, parmi les animaux de la ferme, qui ne riait jamais. Si on lui demandait pourquoi, il répondait qu'il ne voyait rien qui puisse le faire rire. Néanmoins, sans l'admettre ouvertement, il était dévoué à Boxer ; tous deux passaient habituellement leurs dimanches ensemble dans le petit enclos situé au-delà du verger, paissant côte à côte et ne parlant jamais.

Les deux chevaux venaient de s'allonger lorsqu'une couvée de canetons, qui avaient perdu leur mère, firent irruption dans la grange en poussant de faibles cris et en s'égarant çà et là en quête d'un endroit où ils ne seraient pas piétinés. Clover fit une sorte de rempart autour d'eux avec sa grande patte avant, les canetons s'y nichèrent et

s'endormirent rapidement. Au dernier moment, Mollie, la jolie et idiote jument blanche que M. Jones attelait à son cabriolet, vint se mêler délicatement à l'assemblée, mâchant un morceau de sucre. Elle prit place à l'avant et se mit à minauder avec sa crinière, espérant attirer l'attention sur les rubans rouges qui l'ornaient. Pour finir, la chatte, qui, comme à son habitude lança un regard circulaire, cherchant l'endroit le plus chaud, se lova entre Boxer et Clover ; là, elle ronronna de contentement tout au long du discours de Major sans écouter un traître mot de ce dernier.

Tous les animaux étaient maintenant présents sauf Moïse, le corbeau apprivoisé, qui dormait sur un perchoir près de la porte arrière. Quand Major vit qu'ils s'étaient tous mis à l'aise et attendaient avec attention, il s'éclaircit la gorge et commença ainsi :

— Camarades, vous avez déjà eu vent du rêve étrange que j'ai fait la nuit dernière. Mais j'y reviendrai plus tard. J'ai d'abord quelque chose d'autre à dire. Je ne pense pas, camarades, que je serai encore longtemps parmi vous, et avant de mourir, je me sens le devoir de vous transmettre la sagesse que j'ai acquise. J'ai eu une longue vie, j'ai eu beaucoup de temps pour méditer alors que j'étais étendu dans la solitude de mon box, et je pense pouvoir dire que je comprends la nature de la vie sur cette terre aussi bien que n'importe quel autre animal vivant. C'est à ce sujet que je souhaite vous entretenir. À présent, camarades, quelle est la nature de notre existence ? Regardons les choses en face : nos vies sont misérables, laborieuses et courtes. Nous naissons, on nous donne juste assez de nourriture pour subsister, ceux d'entre nous qui en sont capables sont obligés de travailler jusqu'à leur dernier souffle ; et à l'instant même où notre utilité prend fin, nous sommes massacrés avec une cruauté abjecte. En Angleterre, aucun animal ne connaît le sens du bonheur ou des loisirs après l'âge d'un an. Aucun animal en Angleterre n'est libre. La vie d'un animal est une vie de misère et d'esclavage : telle est